

DEUXIEME PARTIE

• Missionnaire en pays chrétien

Une fois prêtre, M. Grignion doit maintenant choisir le champ de son apostolat. Le plus commode serait de se fixer au séminaire; là il assurerait son avenir, vu qu'il n'a pas le sou. Mais ni le professorat ni le ministère paroissial ne l'attiraient. Son zèle avait une autre envergure. "Allumé comme un grand feu, dit M. Blain, il ne demandait plus qu'à se répandre et embrasser le monde. Le reste du temps qu'il demeura dans le séminaire, il le passa à compiler et préparer des matières de sermons, et à faire un fonds suffisant pour parler à toute heure et sur toutes sortes de sujets."

Voilà sa vraie vocation, celle qui finira par le prendre tout entier: la prédication. Volontiers il aurait quitté son pays pour des plages lointaines. Rien, absolument rien ne lui importait que le salut des âmes. L'argent, il le méprisait. Sa famille, il l'a quittée pour toujours. Sa patrie est le ciel. Lisez plutôt sa réponse à une lettre de ses parents qui abordaient la question pécuniaire. "Qu'on me regarde comme un mort; je le répète, afin qu'on s'en souvienne, qu'on me regarde comme un homme mort. Je ne prétends rien avoir ni toucher de la famille dont Jésus-Christ m'a fait naître. Je renonce à tout, hormis mon titre, parce que l'Eglise

me le défend; mes biens, ma patrie, mon père et ma mère sont là-haut; je ne reconnais plus personne selon la chair." Il a tout lâché, tout abandonné pour le Christ; il s'est voué à sa cause.

Le directeur de son âme, M. Léchassier, n'encourageait pas ses aspirations missionnaires. Ainsi Mgr de Saint-Vallier, successeur de Mgr de Laval sur le siège de Québec, avait séjourné au séminaire de Saint-Sulpice lors de son voyage en France. Bien souvent le Canada y défrayait les conversations. Mgr avait rencontré M. Grignon et l'avait pris en haute estime. Tout naturellement Louis-Marie s'offrit à partir pour la Nouvelle-France. On l'en détourna dans la crainte que, se laissant emporter à l'impétuosité de son zèle, il ne se perdit dans les vastes forêts de ce pays, en courant chercher les Sauvages.

Jeune, inexpérimenté, plein d'initiative et d'allant, M. Grignon n'était pas l'homme désigné pour ces expéditions périlleuses, croyait-on. "On avait grande envie au séminaire de l'arrêter à la maison et même on s'y attendait; mais le nouveau prêtre n'avait aucune pente de ce côté-là!" Puisqu'on le jugeait inapte aux missions étrangères, il se livrerait à la prédication dans son pays. Restait à trouver un diocèse qui lui fît bon accueil. Justement M. Lévêque, qui était à la tête d'une maison de prédicateurs à Nantes, passa au séminaire. Sur la recommandation de M. Léchassier, il accueillit favorablement les avances du jeune prêtre. Voilà comment, en septembre 1700, M. Grignon s'em-

barquait avec son nouveau supérieur pour descendre la Loire jusqu'à Nantes.

Une cruelle déception l'y attendait. Il s'en ouvrit à son directeur dans une lettre: "Je n'ai pas trouvé ici ce que je pensais et ce pourquoi j'ai quitté, comme malgré moi, une aussi sainte maison que le séminaire de Saint-Sulpice. J'avais envie, aussi bien que vous, d'aller me former aux missions, et particulièrement à faire le catéchisme aux pauvres gens, ce qui est mon plus grand attrait; mais je ne fais rien de cela et je ne sais même pas si je le ferai ici." Quelle peine, pour ce coeur ardent de ne pouvoir se jeter aussitôt dans la mêlée. Les hérétiques jansénistes de son entourage redoutaient ce nouveau venu et le tenaient à l'écart de tout ministère.

Laissé à lui-même, Louis-Marie s'enfonce dans la prière et la solitude. Deux sentiments opposés divisent son coeur: "Je ressens, d'un côté, un amour secret pour la retraite et la vie cachée, pour anéantir ma nature corrompue qui aime à paraître; et de l'autre, je sens de grands désirs de faire aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère." Longtemps la lutte se poursuivra dans son âme entre l'appel de la vie active et les attraites de la vie contemplative. En fait, il alternera, passant de l'une à l'autre, nourrissant l'une par l'autre. L'idéal qui lui tient à coeur c'est de prêcher, de faire aimer Jésus et sa mère. Or, on lui lie les mains. Personne pour le guider, l'encourager, le conseiller. L'isolement lui pèse; rêve peut-être téméraire chez un nouvel-

ordonné, il songe à grouper des prêtres autour de lui pour les lancer à la conquête des âmes.

“Je ne puis m’empêcher, vu la nécessité de l’Eglise, de demander continuellement avec gémissement une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui, sous l’étendard et la protection de la très sainte Vierge, aillent de paroisse en paroisse, faire le catéchisme aux pauvres paysans, aux dépens de la seule Providence.” Il expose à son directeur divers projets qu’il a formés et qui l’éloigneraient de Nantes. M. Léchassier craint toujours de le voir s’aventurer seul dans la vie missionnaire. Quelles imprudences ne commettrait pas ce jeune prêtre sans argent, qui ne pense qu’aux âmes à sauver, sans tenir compte des conventions sociales! D’ailleurs, peut-il abandonner ainsi M. Lévêque qui a fait de la dépense pour lui?

Enfin, après une année d’inaction, Louis-Marie obtient l’autorisation de prêcher. Une fois subi son examen de probation pour entendre les confessions, il va remplacer le curé de Grandchamp. Il y fait ses premières armes, prêchant, catéchant, administrant un baptême et présidant à deux sépultures. On le laissa continuer; trois mois de suite, il prêcha et catéchisa dans différentes paroisses du diocèse. Le problème de son logement se posait. S’il ne voulait pas demeurer dans la communauté de M. Lévêque et sous son autorité, il devait chercher ailleurs un gîte où se reposer entre ses courses apostoliques. L’hérésie fait la lumière, les Jansénistes détestaient M. Grignon et l’éloignaient. On lui avait bien offert une petite chambre, mais pas du

fond du coeur, suivant son expression. Heureusement qu’à cette heure pénible, l’Evêque de Poitiers lui ouvrait son diocèse et l’invitait à y exercer son ministère. M. Grignon accepta de tout coeur.

Pauvre comme son maître

Jésus pauvre, je veux vous suivre,
Pauvre à pauvre, jusqu’à la mort.
Que je vous ressemble en ma vie,
Ou me l’ôtez dès à présent.

A la fin d’août 1701, il disait adieu à la ville de Nantes. L’aumônerie de l’hôpital de Poitiers l’attendait. En route, il s’arrêta pour une neuvaine au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, où il distribua aux pauvres le peu d’argent que M. Lévêque lui avait donné. Quand il entra dans Poitiers, il ne lui restait pas un sou vaillant. Monseigneur le reçut à bras ouverts, le fit loger et nourrir au petit séminaire en attendant qu’on le mît à l’hôpital. Pendant près de deux mois qu’il jouit de cette hospitalité, il fit le catéchisme à tous les pauvres de la ville qu’il allait chercher dans les rues. Vers la Toussaint, il assuma sa nouvelle charge “avec une ferme résolution de porter avec Jésus-Christ, son Maître, les croix qu’il prévoyait devoir lui arriver si l’ouvrage était de Dieu.”

A la vérité, il avait beaucoup d’inclination à se dévouer au salut des pauvres, ces images vivantes de Jésus, comme il s’exprimait dans ses cantiques.

Qu'est-ce qu'un pauvre? Il est écrit
 Qu'il est la vive image,
 Le lieutenant de Jésus-Christ,
 Son plus bel héritage.
 Mais pour dire encore bien mieux,
 Ils sont Jésus-Christ même.
 On aide ou l'on refuse en eux
 Le Monarque suprême.

Lui souriait beaucoup moins la perspective de s'enfermer entre quatre murs et de suspendre ses prédications. Il se consola par l'espérance qu'il pourrait, avec le temps, se répandre dans la ville et la campagne et enseigner le catéchisme aux ignorants.

Le nouvel aumônier ne voulut toucher aucun revenu fixe; pour ne pas se séparer de sa mère, la divine Providence, il se contentait de la nourriture des pauvres. Il couchait sur la paille, ne déjeunait point, mangeait très peu le soir et se portait très bien. Un homme de cette valeur devait s'imposer, tôt ou tard, à la direction de l'hospice. D'autant plus que la situation n'était pas brillante. "Il y avait dans ce refuge public de la misère commune, ni ordre, ni règle, ni fond de quoi subsister; le spirituel, aussi dérangé que le temporel, offrait à M. Grignon un pénible exercice de patience et de charité et semblait l'appeler pour pourvoir à tous les deux."

L'aumônier ne sut pas fermer les yeux sur le désordre; la misère criante des pauvres lui touchait le coeur, ce coeur si sensible des saints que Dieu même a vidé de son égoïsme et refondu au creuset

de sa charité. Il fixa une heure pour le lever, le coucher, la prière vocale, le chapelet en commun, les repas en commun, les cantiques et même l'oraison mentale. Il s'improvisa infirmier et soigna les plus abandonnés. Un jour, il sollicita l'admission d'un contagieux tout couvert de plaies, qu'il avait ramassé dans la rue. Il prit sur lui de le panser. L'odeur infecte de ce corps en décomposition lui soulevait le coeur; il mit héroïquement fin à ses répugnances en avalant le pus qui coulait des plaies. Aucun service n'était trop rebutant pour cet homme de Dieu, follement épris de son prochain.

L'orage qui grondait dans l'air depuis quelque temps finit par éclater. L'aumônier s'éloigna de l'hôpital en révolution. Les demoiselles directrices refusaient de s'astreindre au règlement que l'aumônier prétendait leur imposer. Libre à lui de commander aux pauvres, mais aux directrices, jamais! M. Grignon laissa passer la tempête; il fit une retraite de huit jours chez les Pères Jésuites, ses bons amis. Une grosse surprise l'attendait à son retour. Une épidémie avait décimé ses ouailles, emportant la Supérieure et l'Econome. "Toute la ville croyait que la peste était dans l'hôpital et disait publiquement que la malédiction était dans la maison."

La Providence avait rétabli la paix, mais pour combien de temps? L'aumônier décida de préparer de longue main de bonnes infirmières. Puisque les directrices refusaient de le suivre, il se tourna vers les filles pensionnaires. Il en choisit vingt, toutes affligées de quelque infirmité mais d'une bonne santé morale. En présence d'une grande croix de

bois, l'étrange communauté de boiteuses, de bossues et d'aveugles prépara, dans la prière et le travail, l'éclosion d'une nouvelle Congrégation d'infirmières. M. Grignion pensait que Dieu seul pouvait donner la vie à une famille religieuse. Ces âmes souffrantes, groupées à l'ombre de la croix, avaient pour mission de faire violence au ciel par leurs prières et leurs sacrifices, et d'en obtenir les premières vocations. Elles y réussirent. Mlle Trichet, la future Supérieure des Filles de la Sagesse, entra dans la Communauté de l'hôpital, y fit son noviciat et prit l'habit religieux des mains de son directeur. Mais elle dut attendre de longues années, au service des pauvres de Poitiers, avant de voir la fondation des Filles de la Sagesse.

En octobre 1703, M. Grignion dut s'éloigner; sa présence était devenue indésirable. Plutôt que d'importuner son entourage, il s'en alla. Quelle route choisir? Il n'avait pas de préférence. Il avait tout laissé pour Dieu, tout jusqu'à son nom de famille. Il ne porte plus maintenant que le nom de la ville où il a reçu l'adoption divine par le saint baptême. Montfort, prêtre et esclave de Jésus en Marie, telle est la signature qu'il appose au bas de ses lettres. Les seules relations sociales qu'il conservait l'amènèrent à Paris.

Un bref séjour à l'hôpital général lui permit de se remettre des fatigues de la marche; il amorça même un apostolat auprès des cinq mille pauvres qui y logeaient. Mais là encore on le trouva encombrant et on le pria de s'en aller. Tout seul au milieu du grand Paris, Montfort ne sait trop quoi de-

venir. Partout où il se présente, il est éconduit plus ou moins poliment. Son ancien directeur de conscience, qu'il tenait en haute estime, le renvoie d'un air sec et dédaigneux, sans vouloir ni lui parler ni l'entendre. Le chemin de pauvreté et d'abjection que Montfort avait suivi pour trouver Dieu semblait l'avoir conduit dans un désert inhabitable. Etranger aux hommes, sevré de toute amitié, de toute consolation terrestre, il exultait pourtant à l'intime de son âme et ne souhaitait qu'une chose: trouver Dieu, la Sagesse éternelle. Son dépouillement se faisait si complet qu'il ne désirait plus autre bien que Dieu. La prédication elle-même, qui l'avait si longtemps attiré, le laissait maintenant indifférent. Il cherchait la Sagesse dans l'amour de Dieu, rien d'autre.

Il avait trouvé à se loger "dans un petit trou d'une chétive maison, à côté du noviciat des Jésuites. Il y était si bien caché et si inconnu, dit M. Blain, que j'eus bien de la peine à le trouver dans ce lieu si semblable à l'étable de Bethléem; ce n'était en effet qu'un petit réduit sous un escalier, que le soleil avait peine à éclairer; je n'y vis pour tout meuble qu'un pot de terre et, je crois, un misérable lit qui n'était propre que pour des gueux et des malheureux." Chaque matin il célébrait la messe; il passait ses journées à prier, à méditer, goûtant dans ses entretiens avec Dieu des joies toujours nouvelles.

Ses anciens amis l'avaient délaissé; mais Dieu ne trompe pas. Avec une ardeur centuplée il soupirait vers ces sommets de la sainteté où l'on aime

Dieu, Dieu seul, de tout son cœur. Il brûlait de ce désir d'aimer Dieu, signe avant-coureur des grandes ascensions spirituelles. Le même cri revient dans sa correspondance: que Dieu se donne à lui, que la Sagesse éternelle vienne visiter son âme. Il mendie à sa petite novice de Poitiers des prières à cette intention. "Oh! quel plaisir, si tout cela m'obtient la divine Sagesse après laquelle je soupire nuit et jour. . . Ce qui me fait dire que je l'aurai, ce sont les persécutions que j'ai eues et que j'ai tous les jours. Je vous prie donc, ma chère fille, de faire entrer dans ce parti de prières quelques bonnes âmes, vos amies."

Le résultat de cette croisade de prières ne se fit pas attendre. "Je sens que vous continuez à demander à Dieu pour ce chétif pécheur, la divine Sagesse par le moyen des croix, de l'humiliation et de la pauvreté. Oh! quand posséderai-je cette aimable et si inconnue Sagesse? Quand viendra-t-elle loger chez moi?" Les jours et les nuits de l'ermite parisien s'écoulaient dans cette lutte contre les sarcasmes du monde, les tentations et les assauts du démon, dans cette recherche de son Dieu passionnément aimé. Il lui arrivait de prêcher une fois ou l'autre, quand on l'en priait. Son directeur lui avait défendu de cesser tout-à-fait son ministère sacerdotal. Docile, il ne refusait pas le travail; mais il avait choisi la meilleure part et se pensait bien oublié de tous quand la Providence le rappela sur le champ de bataille.

Il reçut la tâche difficile de ramener la paix chez les Ermites du Mont Valérien. L'esprit mau-

vais y avait semé la zizanie. La parole de ce prêtre inconnu toucha les solitaires; son exemple les terrassa. "Ces solitaires si austères ne paraissaient plus l'être devant lui; car à toutes leurs pénitences il ajoutait les siennes. Ils le voyaient entre leurs exercices communs, dans leur chapelle continuellement à genoux et en oraison, glacé et tremblant de froid, parce que sa pauvre soutane et peut-être quelque mauvaise camisole ne pouvaient pas le réchauffer et le défendre de l'âpreté du froid, qui est plus piquant dans les lieux élevés. Ils en eurent pitié et le prièrent de prendre un de leurs habits. Frappés de ses grands exemples de vertus, touchés par la grâce et l'onction de ses paroles, gagnés par sa douceur et son humilité, ils ne tardèrent pas à se rendre à ses désirs et à unir leur voix à la sienne pour rappeler parmi eux la paix et la concorde qui en étaient bannies." Quand Dieu même ne résiste pas à la prière de ses saints, comment des hommes le pourraient-ils?

L'ermitage parisien de la rue du Pot-de-fer ne put retenir longtemps le Père de Montfort. On souffrait, à Poitiers, du vide qu'avait laissé son départ. Il fut invité à retourner à l'hôpital. Il y resta peu de temps. La prédication l'appelaient maintenant et Monseigneur ouvrait tout grand son diocèse à son apostolat. Un apôtre de sa trempe ne souffre pas l'inaction. Son intimité avec Dieu le rend extrêmement jaloux de sa gloire. Où qu'il voit ce divin Maître outragé, délaissé, il descend dans la lice sans crainte ni considérations personnelles, assuré

qu'il est du secours divin et de la justice de sa cause.

Ah! Seigneur, chacun vous outrage
 Dans l'homme, votre belle image.
 Sans parler je le souffrirais?
 Vos ennemis ravissent votre gloire,
 Et je serais de leur côté?
 Plutôt la mort, en vérité.
 A moi, Seigneur, j'aurai victoire.

Une église en ruines marque un recul du royaume de Dieu. Montfort entreprend la restauration d'un temple très ancien, dédié à saint Jean l'Évangéliste. Malgré des susceptibilités froissées et les railleries des indolents, il réunit des fonds, groupe des ouvriers et rend l'édifice au culte. Dans un faubourg de Poitiers, des artisans pauvres vivaient loin de l'église. Montfort s'y rend et déclare la guerre à l'ignorance religieuse, à l'ivrognerie, au blasphème. Il achète une grange abandonnée, la transforme en chapelle, y place une grande image de Marie, Reine des cœurs. Il convoque les fidèles, prêche le chapelet, la dévotion à Marie, la pratique des vertus chrétiennes. Nous trouvons un rappel de sa prédication dans une lettre qu'il leur adressa dans la suite: "Souvenez-vous donc, mes chers enfants, ma joie et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ et de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre dévotion véritable à la très sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix à la suite de ce bon Maître et de gagner la couronne et le royaume

qui vous attend. Aussi ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses de baptême, à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les sacrements au moins tous les mois. Je prie mes chers amis de Montbernage qui ont l'image de ma bonne Mère et mon cœur, de continuer à augmenter la ferveur de leurs prières, de ne point souffrir impunément dans leur faubourg les blasphémateurs, jureurs, chanteurs de vilaines chansons et ivrognes. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées; qu'aucun n'entre et n'entre pas même sa boutique, et cela contre la pratique ordinaire des boulangers, bouchers, revendeuses et autres qui volent à Dieu son jour."

Cette citation suffira pour mesurer la profondeur du christianisme implanté par le missionnaire dans un milieu négligé auparavant et semblable à un champ en friche. Une bataille gagnée, le prédicateur se transporte dans les autres paroisses où il prêche des retraites. "Les peuples le suivaient en foule et étaient tellement pénétrés de ses discours, qu'ils fondaient en larmes, éclataient en sanglots, criaient à haute voix miséricorde. Il s'était tellement rendu le maître de leur cœur, qu'ils eussent été prêts à le suivre jusqu'au bout du monde, s'il avait voulu les y conduire."

Le diable, cette fois, avait sur les bras un rude adversaire. En vain cherchait-il un défaut dans la cuirasse de cet orateur enflammé, perdu dans l'oraison, vivant de mortifications et de pauvreté. Sa seule ressource était de l'attaquer en face, de le

réduire par la force. Il se jetait sur lui, le soir, quand le prêtre était seul dans sa chambre. Des voisins entendaient, au milieu du fracas d'une lutte, la voix de Montfort clamer: "Je me moque de toi, je ne manquerai point de force et de courage pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi; je me moque de toi."

Le mensonge et la calomnie fournissent des armes autrement terribles pour entamer la réputation d'un homme, dont la renommée allume déjà des jalousies inconscientes. L'occasion se présenta à point nommé de ruiner son prestige. Montfort donna, dans l'église des religieuses du Calvaire, une mission qui dura trois semaines. "Il y prêchait, catéchisait et confessait tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, et faisait même les conférences spirituelles avec tant d'esprit et de science qu'il charmait tout son auditoire; on ne le regardait plus dans la ville comme un homme du commun, mais comme un saint. Il s'employa surtout à faire des réconciliations dans les familles et à retirer des mains des libertins, des livres déshonnêtes et des tableaux représentant des choses obscènes. On lui emporta un si grand nombre, qu'il résolut de les faire brûler publiquement."

Le bûcher avait été dressé sur la place voisine de l'église. Pendant le sermon de clôture, des farceurs eurent l'idée d'ajouter au monceau de livres et de tableaux un mannequin de femme portant à la tête des boudins et des saucisses en forme de pendant d'oreille. Rapide comme l'éclair, le bruit se répandit en ville que Montfort allait brûler le

diable. A l'évêché, on jugea cette originalité du missionnaire trop forte. Le grand vicaire prit sur lui, en l'absence de l'Evêque, de se rendre à l'église et de semoncer d'importance le supposé coupable, en présence de la foule. Montfort accepta ces reproches injustifiés sans ouvrir la bouche. L'algarrade terminée, il fit dire le chapelet comme il avait coutume à la fin de chaque exercice. Son chagrin le plus vif fut d'apprendre qu'une bande de jeunes gens avait pillé l'amas qu'il destinait aux flammes.

Quelques jours après il recevait, par lettre, l'invitation de quitter le diocèse sans délai. Il alla ouvrir son âme à son directeur, le Père Latour de la Cie de Jésus. Fort de son approbation, il partit pour Rome.

En février 1706, le Père de Montfort prit le chemin de l'Italie. Il comptait alors six ans de prêtrise, dont la majeure partie avait été dépensée à la prédication ou au soin des malades de Poitiers. Banni du diocèse, il devait porter son zèle ailleurs. Où aller? A trente-trois ans, l'heure était venue pour lui d'orienter définitivement sa vie. Libre de son temps et de sa personne, comme l'hirondelle qui virevolte dans l'air, sujet d'aucun évêque, rien ne le retenait. Il partit. Mais Rome n'est pas aux portes de Poitiers. Pour un pauvre comme Montfort, il n'était pas question de voiture ni de cheval; il irait à pied, en pèlerin véritable, et mendierait son pain sur la route à l'exemple des pauvres Apôtres. Pour sûr, il souffrirait de la faim et de la soif, subirait des affronts, coucherait à la belle étoile et meurtrirait ses pieds aux cailloux du chemin. La pauvreté va-t-elle jamais sans souffrance? Le divin

Maître n'a-t-il pas fait pour les âmes de longs et pénibles voyages, allant jusqu'à donner sa vie pour elles?

Entraîné à la marche et d'une santé robuste, Montfort traversa allègrement la France, franchit les Alpes et, rendu dans l'Ombrie verdoyante, fit un détour jusqu'à Lorette, sur le côté de l'Adriatique. Pouvait-il visiter l'Italie sans s'arrêter à la maison où l'Ange vint saluer Marie? D'ailleurs il désirait confier à la sainte Vierge les intentions qui l'avaient amené à Rome. En premier lieu, il désirait une précieuse faveur: la divine Sagesse, ou le don de toucher les coeurs par sa prédication. Comme il l'écrivait à ses anciens paroissiens de Montbernage, avant son départ: "Priez pour moi afin que ma malice et mon indignité ne mettent pas obstacle à ce que Dieu et sa sainte Mère veulent faire par mon ministère. Je cherche la divine Sagesse, aidez-moi à la trouver. J'ai de grands ennemis en tête. Il ne faut pas douter qu'étant unique et pauvre je périrai, à moins que la très sainte Vierge et les prières des bonnes âmes, et en particulier les vôtres, ne me soutiennent et ne m'obtiennent de Dieu le don de la parole ou la divine Sagesse, qui sera le remède à tous mes maux et l'arme puissante contre mes ennemis. Adieu sans adieu; car si Dieu me conserve en vie, je repasserai par ici, soit pour y demeurer quelque temps, soit pour passer dans un autre pays, parce que Dieu étant mon Père, j'ai autant de lieux à demeurer qu'il y en a où il est injustement offensé par les pécheurs." Cette dernière phrase exprime son espoir de voler aux mis-

sions lointaines du Canada ou d'Orient. Il venait aussi à Rome dans le but de consulter le Pape à ce sujet, persuadé de recevoir de sa bouche les ordres de Dieu même.

Le 6 juin il obtenait une audience du Saint-Père qui le reçut avec beaucoup de bonté mais lui ferma la route des pays lointains. "Vous avez un assez grand champ en France pour exercer votre zèle. N'allez point ailleurs et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux Evêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu par ce moyen en donnera bénédiction à vos travaux." Le Pape lui accorda quelques faveurs spirituelles et lui conféra le titre de missionnaire apostolique: ce qui le recommanderait auprès de l'Eglise de France. Il l'exhorta à bien enseigner la doctrine chrétienne aux peuples et aux enfants, à faire renouveler partout l'esprit du christianisme et les promesses du baptême.

Sûr de sa vocation, Montfort fixa à son bâton de voyage un crucifix d'ivoire indulgencié par le Pape et il reprit vivement le chemin de sa patrie. Notre-Seigneur lui avait parlé par la bouche de Pierre; il rapportait un titre glorieux, celui de missionnaire apostolique, d'envoyé du Saint-Père! Que pouvait-il demander de plus?

L'envoyé du Pape

Le Père de Montfort revit sa ville de Poitiers, le 25 août 1706. Quand il frappa à la porte des Pères Jésuites, ses amis fidèles, pour y célébrer la

messe il eut de la peine à se faire reconnaître. Les chaleurs torrides de l'été italien, la longueur du voyage, les privations l'avaient épuisé, amigri. Il tenait son chapelet d'une main et ses souliers de l'autre, tellement ses pieds avaient souffert de la marche. Il comptait se reposer là quelques jours quand arriva l'ordre de quitter la ville épiscopale. La lutte recommençait.

Il faut savoir que la France, à ce moment, traversait une crise religieuse. Elle avait écarté, au prix de beaucoup de sang versé, le péril extérieur du protestantisme mais elle était déchirée au dedans par les réformateurs. Ces zéloteurs inconsidérés, prêtres, religieux et laïques, persuadés que l'Eglise sombrait dans l'erreur et le péché voulaient la ramener à sa ferveur primitive. Ils s'attaquaient à l'enseignement traditionnel et prétendaient donner à la religion une direction plus éclairée. Bref, ils s'accordaient la mission de tout juger, tout critiquer, tout refaire. En dépit d'une forte opposition, ces jansénistes soutenaient la controverse depuis soixante ans. Le Souverain Pontife, appelé à se prononcer sur la nouvelle erreur, l'avait condamnée à maintes reprises sans jamais obtenir la pleine soumission des révoltés.

"On conçoit, remarque M. Blain, qu'un homme comme Montfort, si dévoué au Saint-Siège et si ennemi des erreurs du Père Quéné, ne pouvait pas être bien reçu de ses partisans; on conçoit en même temps que c'est ici une des causes des contradictions et des interdits qu'il a essayés en quelques diocèses, malgré la sainteté de sa vie et la

pureté de sa morale." Chose curieuse, ces réformateurs sévères qui jouaient à l'austérité, persécutaient l'homme le plus pauvre et le plus pénitent du royaume. Ils redoutaient en lui le fidèle soldat du Pape et le dévot serviteur de Marie, deux vices capitaux à leurs yeux.

Loin de moi les hérétiques
Que l'Eglise a condamnés,
Loin de moi le calvinisme,
Loin de moi le jansénisme.

Pas de compromis avec l'erreur. Pour Montfort, la règle de foi infaillible est la voix de Rome. Calvinistes déclarés ou jansénistes hypocrites, les deux sectes sont jugées. Nous lisons dans son *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* ce qu'il reprochait à ces doctrinaires hautains et desséchants. Ces chrétiens catholiques, écrit-il, ces docteurs parmi les catholiques ne connaissent Notre-Seigneur et sa sainte Mère que d'une manière spéculative, sèche, stérile et indifférente. Ils craignent uniquement qu'on accorde trop d'honneur à la sainte Vierge. Il ne faut pas tant parler d'elle, disent-ils, de peur de déplaire à Dieu. Montfort répond à ces protestants qui s'ignorent par sa maxime favorite: *De Maria nunquam satis*. Jamais on ne fera assez pour Marie.

Par obéissance à l'autorité diocésaine, il renonça à toute prédication dans Poitiers. Il partit encore une fois et prit tout naturellement la route d'un sanctuaire dédié à la sainte Vierge, à Saumur. Il médita auprès de Notre-Dame des Ardilliers, il

pria, il fourbit ses armes pour le combat qui allait commencer. N'était-il pas le chevalier de Marie? Avait-il d'autre ambition que de se dévouer à son service, de lui gagner des âmes? Il venait prendre ses ordres avant de descendre dans l'arène. Puis il dirigea ses pas vers le mont Saint-Michel qui se dresse en face de la mer comme un joyau ciselé dans le roc. Il avait une grande dévotion envers le glorieux Archange qui s'était opposé, le premier, à l'orgueilleux Lucifer. Montfort voulait, lui aussi, écraser le dragon de l'hérésie janséniste, rendre les âmes à la confiance, à l'amour de Dieu, à une tendre dévotion envers Marie. Pour cela il devait se mesurer avec les forces de l'enfer. "Nous n'avons pas à nous mesurer, disait l'Apôtre, avec des êtres de chair et de sang, mais avec les princes et les puissances qui dominant ce monde de ténèbres, avec les esprits mauvais répandus dans l'air." Le chevalier de Notre-Dame vient réclamer l'aide et la protection du prince de toute la cour céleste.

Saint Michel, armé de son zèle,
Frappa Lucifer, le rebelle,
Le plongea du ciel dans le feu.
Pour prendre part à sa noble victoire,
Ayons son zèle généreux.

A partir de ce jour, la carrière apostolique du Père de Montfort va suivre son cours tourmenté. Pendant dix années il parcourra les diocèses de la France occidentale, armé du glaive à deux tranchants de la parole divine. D'une paroisse à l'autre, de diocèse en diocèse, il prêche, il convertit, il plante solidement dans les consciences les grandes

vérités chrétiennes: il reconstruit le royaume de Dieu. Comme saint Paul, il aime à redire: Malheur à moi, si je ne remplis pas ma mission de prédicateur!

Chargé par le Pape de prêcher l'Évangile au pays de France, il n'a plus d'autre souci ni d'autre obligation. La bourse vide, il vit aux frais de la Providence. Les villes et les villages voient passer cet apôtre pittoresque, en quête d'âmes à sauver. Ici aujourd'hui, demain il sera rendu ailleurs, libre toujours de son temps et de sa personne. Il n'est pas lié à l'armée régulière du sacerdoce, au clergé diocésain. Son rôle l'apparente plutôt au franc-tireur qui se porte partout où il trouve un bon coup à donner, sans plan préconçu, sans discipline trop rigide, qui le gêne.

Le voici rendu à Rennes. Au lieu de se retirer chez ses parents, il préfère loger chez une pauvre femme qui manque elle-même du nécessaire et qui lui fournit, au prix le plus modique, de la galette de sarrasin et du lait. Il passa ses premières journées à l'hôpital; sa messe dite, il visitait les malades, instruisait les pauvres. Invité à prêcher il étendit son action dans les autres églises de la ville, jusqu'au séminaire où sa parole fut très goûtée. Son oncle prêtre, celui qui l'avait hébergé durant ses études au collège des Pères Jésuites, finit par le découvrir. Il le réprimanda au sujet de sa conduite envers les siens. "Je n'ai point d'autre père que Dieu sur la terre, répondit le missionnaire. Je veux vivre et mourir détaché de mes parents."

Tout au plus accepta-t-il de prendre un repas à la maison. Il n'oublia pas ses protégés devant la table abondante qui lui fut servie. "Il prit une assiette blanche et la garnit de tout ce qu'il y avait de meilleur sur la table, pour l'envoyer aux pauvres de la paroisse." Cet homme n'appartenait plus à aucune famille humaine, mais bien aux pauvres du Christ dont il avait adopté volontairement la misère.

Je cours parmi le monde
Comme un enfant perdu.
J'ai l'humeur vagabonde,
Tout mon bien est vendu.

Invité à s'associer aux directeurs du séminaire pour faire des missions dans les campagnes envahissantes, il refusa et s'éloigna d'un lieu où la chair et le sang pouvaient entraver les fruits de sa prédication. Il s'arrêta quelques jours à Montfort, la ville de son enfance, dont il avait pris le nom par respect et par reconnaissance pour la grâce du baptême qu'il y avait reçue. A Dinan, les Lazaristes lui offrirent l'hospitalité. Il prêcha quelques missions avec eux, choisissant de préférence de faire le catéchisme, suivant la recommandation du Souverain Pontife. Avant de s'éloigner, il eut soin de placer un grand tableau de la sainte Vierge devant lequel un cierge devait brûler continuellement, et les fidèles se succéder pour la récitation du rosaire.

A Saint-Brieuc, notre prédicateur errant s'associa aux missionnaires diocésains, sous la conduite d'un homme de grande réputation oratoire, M.

Leuduger. Signalons, parmi ses nombreux travaux, la restauration d'une chapelle à La Chèze. Saint Vincent Ferrier, trois siècles auparavant, avait prédit qu'un homme viendrait en inconnu, qu'il serait contrarié et bafoué, mais qu'il relèverait de ses ruines le sanctuaire de Notre-Dame de Pitié. Montfort ne recula pas devant cette entreprise audacieuse. Il annonça hardiment à ses auditeurs qu'il était cet homme. Il traça des plans magnifiques, engagea des ouvriers de toute espèce, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, peintres, sculpteurs. Il était à prêcher aux environs quand on lui annonça la fin des travaux. Par un miracle insigne de la Providence, il avait achevé cette oeuvre difficile et rencontré toutes les dépenses qui furent considérables.

Afin d'exprimer au ciel sa reconnaissance, il organisa des fêtes grandioses. Pendant neuf jours de suite il fit allumer des feux de joie. La clôture comporta une procession solennelle qui devait aboutir à la nouvelle chapelle. Derrière une foule immense s'avancait la statue de Notre-Dame de Pitié, portée en triomphe. Il la fit placer sur un splendide maître-autel, près de la croix de son Fils. "Depuis ce temps-là, cette chapelle, une des plus belles de tout le diocèse, est devenue l'objet de la dévotion des peuples; on y vient de loin pour demander à Dieu, par l'entremise de la Vierge des douleurs, la grâce de porter patiemment la croix qu'il envoie. Tous les jours on y récite trois chapelets en chœur: le premier après la sainte messe, le second un peu avant midi, et le troisième le soir."

Les neufs mois que Montfort passa avec M. Leuduger furent extrêmement remplis. Son activité débordante trouvait à s'exercer pleinement. N'allons pas croire que sa vie intérieure subit le moindre ralentissement au cours de ses missions, retraites, travaux de tout genre. Son union à Dieu n'en était pas interrompue. La nuit comme le jour, il donnait beaucoup de temps à l'oraison. Une fois qu'on le pressait d'abrèger sa méditation pour terminer plus tôt la retraite, il répondit: "Laissez-moi; comment serais-je bon pour les autres, si je ne le suis pas pour moi-même?"

Tout marchait à merveille quand un incident de minime importance le força à quitter M. Leuduger. Seul désormais, il va continuer, à sa manière à lui, sa vie de prédicateur ambulante.

Nous retrouvons le Père de Montfort, en novembre 1707, au milieu des ruines d'un ancien monastère situé dans le voisinage de Montfort, sa ville natale. Avec l'aide des Frères Mathurin et Jean, deux laïques qui se sont attachés à lui, il a consolidé les murs branlants, refait tant bien que mal une couverture, et s'est assuré de cette façon une existence à son goût. Affranchi de toute dépendance envers ses parents, riche de silence et de recueillement, il peut prier, méditer, réfléchir à sa faim, et préparer ses tournées de prédication. Si pauvre qu'il fût, il n'est pas arrivé à son ermitage les mains vides; il emporta avec lui une statue de Notre-Dame de la Sagesse qu'il avait lui-même commandée à un artiste de talent. Il savait se contenter du strict nécessaire pour l'habitation, la

nourriture, le vêtement; mais il devenait exigeant lorsque la gloire de sa Souveraine entraînait en jeu. Son âme avait besoin de la présence sensible de Marie dans sa solitude de Saint-Lazare: tel était le nom de sa nouvelle résidence. Notre-Dame de la Sagesse lui obtiendrait ce grand don de toucher les cœurs par sa parole et de leur inspirer l'amour de son divin Fils.

Peu à peu les pèlerins vinrent vénérer la nouvelle Madone. Montfort, qui tenait à jeter dans ces braves cœurs les racines profondes de la dévotion à Marie, leur parlait du rosaire. Il avait placé sur un prie-Dieu, au centre de la chapelle, un rosaire dont les grains avaient la grosseur d'un pouce; ce qui permettait à plusieurs personnes de le réciter à la fois.

Construire un temple à la sainte Vierge était un moyen d'implanter solidement son culte dans une contrée infestée par l'hérésie janséniste. Il ne renonçait pas pour autant à sa vocation de missionnaire. Sur l'invitation des curés, il se rendait ici et là, toujours prêt à prendre la parole, à catéchiser les enfants, à instruire les pauvres. Maintenant qu'il travaillait seul, il pouvait agir à sa guise; son zèle, son ingéniosité lui suggéraient toutes sortes de manières nouvelles de faire le bien, au grand émoi des habitués de la routine!

A Montfort même, dans son église paroissiale, il eut recours à un stratagème peu ordinaire. Devant tous ces gens qui le connaissaient, devant ses parents qui étaient accourus de Rennes pour l'en-

tendre, il prit un grand crucifix qu'il portait sur lui et le plaça bien en évidence sur la chaire. Ensuite il fit le tour de l'église, présentant à chacun l'image du Crucifié et la donnant à baiser. "Voilà votre Sauveur, disait-il, n'êtes-vous pas bien fâché de l'avoir offensé?" Le saisissement de l'assistance, les larmes prouvaient que son geste avait porté autant que le sermon le plus pathétique.

D'autres localités du diocèse voulurent profiter de la présence d'un missionnaire de cette valeur. Il reprit sa vie vagabonde, se réservant de temps en temps quelques jours de retraite et de repos à son ermitage de Saint-Lazare. Il prêcha aux soldats de la garnison à Bréal et fonda à leur intention la confrérie de Saint-Michel. Il en fait mention dans la lettre suivante adressée au curé de l'endroit: "Monsieur et cher ami, que je suis fâché de ne pouvoir satisfaire vos désirs et les miens! Je suis promis les trois jours pour trois endroits auxquels je ne puis manquer. Cependant, j'enverrai Mathurin mardi chez vous, pour dire le rosaire publiquement, chanter des cantiques, et publiquement porter de ma part soixante petites croix de Saint Michel à nos soldats; lesquelles vous aurez la bonté de leur distribuer. Cela ne servira pas peu à les retirer des excès si fréquents en ces jours. Vous les saluerez tous de ma part et leur direz que je les prie instamment de garder fidèlement leurs règles et que je les irai voir un des dimanches de carême."

Comme on le voit, le Père de Montfort ne perdait pas son temps. Il prêchait sous les halles et

dans les places publiques à une foule immense que les plus vastes églises ne pouvaient contenir. L'atmosphère janséniste du diocèse de Saint-Malo supportait depuis trop longtemps la présence d'un si grand serviteur de Marie. L'autorité religieuse lui demande de ne plus prêcher dans sa chapelle ni en plein air, mais dans les églises paroissiales seulement. Cela équivalait à une congédiement. Mais qui veillerait sur sa statue et sa chapelle? A sa dernière apparition dans l'église de sa paroisse, il demanda aux demoiselles qui l'écoutaient, laquelle accepterait de garder Notre-Dame de la Sagesse. Aucune ne répondit. Hardiment le prédicateur s'avança et désigna une personne du doigt: "C'est vous, ma fille, qui serez la gardienne de notre bonne Mère à Saint-Lazare."

Cette pieuse fille, déjà dans la quarantaine, accepta l'honneur qui lui était offert. Elle se rendit à la chapelle et s'y installa dans une chambrette attenante. Elle y vécut jusqu'à l'âge de soixante ans des aumônes qu'on lui apportait, constamment occupée à prier Dieu dans la chapelle et à ouvrir la porte aux pèlerins qui venaient honorer Notre-Dame de la Sagesse.

La parole irrésistible

"Rien n'est si aisé, écrivait le Père de Montfort, que de prêcher à la mode. Mais que c'est une chose difficile et relevée que de prêcher à l'apostolique d'avoir reçu de Dieu, pour récompense de ses travaux et prières, une langue, une bouche et

une sagesse à laquelle les ennemis de Dieu et de la vérité ne puissent résister." Cette parole irrésistible, qui part du coeur de l'orateur et qui va jusqu'au coeur de l'auditoire, Montfort l'avait obtenue après bien des supplications. Il possédait le don précieux qu'il avait demandé dans son cantique :

Donnez-moi le don de Sagesse
Et cette charité qui presse
Et qui fait un homme divin.
Faites, grand Dieu, de ma bouche un tonnerre
Pour détruire l'iniquité,
Afin que votre volonté
Soit faite au ciel et sur la terre.

A la fin de 1708 le Père de Montfort entre dans le diocèse de Nantes. Cette date marque le point culminant de sa carrière. Il est devenu un prédicateur renommé, un chef de mission qui prend sous ses ordres des prêtres auxiliaires. Il s'adjoint de la sorte le bon et candide M. des Bastières, le fidèle compagnon de ses courses, auquel nous devons tant de renseignements précieux sur son maître. Ici Montfort goûtera, pour un temps, une douceur qui lui a été mesurée ailleurs : l'estime et l'appui de l'autorité. En pleine possession de ses moyens oratoires, riche d'une expérience durement amassée, le coeur dévoré d'un zèle insatiable et jouissant de la présence habituelle de Marie dans son âme, quand il ne la contemple pas des yeux du corps, le Père de Montfort se dresse devant les Nantais comme un nouveau prophète du Très-Haut.

Où ne s'exercera pas son zèle et quelle portion du troupeau pourra échapper à son emprise? Le

mal sous toutes ses formes, le péché et le vice devront reculer devant ce champion toujours victorieux. Il s'attaque aux jeux de hasard, brise en pleine rue une table qui servait à cette fin. Rage des joueurs qui se ruent sur lui. "Comme des lions acharnés, racontait-il à M. des Bastières, les uns me prirent par le cheveux, les autres déchirèrent mon manteau et tous me menacèrent de me passer leur épée au travers du corps." Que faire contre un homme qui ne recule pas et qui n'a pas peur de mourir, si son sang doit enrayer le fléau du jeu? Il en fut quitte pour être conduit publiquement au Gouverneur; en route, un ami le fit remettre en liberté.

Après le jeu, la danse. Il se lança au beau milieu d'une centaine de jeunes gens qui s'amusaient au grand air, fort peu convenablement, un jour de dimanche. A son arrivée, les danseurs l'entourèrent et firent la ronde autour de lui. Afin de mieux le narguer, ils entonnèrent un de ses cantiques de mission. Outré de tant d'insolence, le Père s'écria de toutes ses forces: "S'il y a dans cette compagnie, des amis de Dieu qu'ils se mettent à genoux avec moi!" La farandole se termina par le chapelet et un sermon sur les dangers et les méfaits de la danse.

Montfort eut même la pieuse audace de relancer les femmes perdues jusque dans leur repaire. M. des Bastières nous raconte ces visites, avec une sincérité qui lui fait grand honneur. "Il m'a souvent conduit dans des lieux de débauche, sans m'en avertir, craignant avec raison que je n'y eusse pas

voulu aller si je l'avais su. Quand nous entrions il se mettait d'abord à genoux au milieu de la chambre, ayant un petit crucifix à la main; je m'y mettais aussi à son exemple et nous disions un Ave Maria et après avoir baisé la terre, nous nous relevions. Il les prêchait ensuite avec tant de force et d'onction que ces Messieurs et leurs créatures ne savaient que dire ni faire, tant ils étaient consternés." Ce prêtre se sentait responsable devant Dieu des âmes que le péché damnait; il se portait à leur secours, sans compter, sans calculer, parce qu'il se savait couvert de la protection divine.

Il entend dire, un beau dimanche, qu'une bande d'ivrognes se chamaillent dans un cabaret voisin, et que leurs blasphèmes parviennent aux oreilles des passants. Aussitôt il y va. Il trouve cinq ou six tables auxquelles des jeunes gens chantent ou plutôt hurlent. D'autres dansent au son des hautbois et des musettes; d'autres blasphèment, se querellent, se lancent des injures. Le Père de Montfort se met à genoux au milieu de cette canaille, dit un Ave Maria. Aussitôt relevé, il se saisit des hautbois et des musettes qu'il met en pièces. Puis il renverse les tables et tout ce qui se trouve dessus. Jamais on ne vit de gens plus étonnés. Neuf ou dix de ces furieux tirèrent l'épée. Il se présenta devant eux, tenant son chapelet d'une main et son crucifix de l'autre. Ils prirent la fuite. Le Père ne repartit pas avant d'avoir servi à l'hôtelier une chaude semonce sur la façon déshonnête dont il tenait son commerce.

Personne ne pouvait tenir devant cet homme

de Dieu; il était, à la lettre, irrésistible. Un vigneron trop ambitieux en fit la terrible expérience. Il avait préféré continuer son travail, au lieu de suivre les exercices de la retraite. Le dernier jour, un orage épouvantable éclata et notre homme fut tué raide, dans sa maison, par la foudre.

Je ne puis reposer une heure,
Ni garder la même demeure
En voyant Jésus offensé.
Hélas! partout chacun lui fait la guerre.
Le péché règne en tous les lieux.
Les âmes tombent dans les feux.
Je veux gronder comme un tonnerre.

Alerte! La mission est ouverte!

Durant les deux années qu'il travailla au pays nantais, le Père de Montfort put réaliser les rêves de son cœur d'apôtre. Il fit appel à toutes ses ressources pour arracher le plus d'âmes possible à la captivité du démon. Rien ne fut laissé au hasard ni à l'improvisation dans le plan de campagne élaboré par ce général du grand Roi. Lorsqu'il accepte de donner la mission dans une paroisse, il se fait d'abord annoncer quinze jours d'avance par un prédicateur, qui exhorte l'assistance à se détourner du péché, à se disposer, par la récitation du chapelet, aux grâces que le ciel leur prépare. Le temps venu, le Père se met en route, à pied toujours, pour imiter Notre-Seigneur. Il est accompagné de prêtres auxiliaires, religieux ou séculiers. Les deux Frères convers, qui voient aux besoins matériels, ont chargé le mulet du bagage de la mission: les

recueils de cantiques, les livres, les images, les cha-pelets, les étendards, etc. Un peintre et un sculp-teur complètent parfois la caravane; leur tâche se-ra de retoucher les tableaux ou de réparer les sta-tues des églises.

Une vraie réforme catholique se prépare dans la paroisse qui va suivre la mission. Le Pape n'a-t-il pas demandé au Père de Montfort de raviver le christianisme le plus pur, en des cœurs que la su-perstition, l'hérésie, l'ignorance et la négligence ont déformés plus ou moins gravement? Il est né-cessaire, pour convertir ces peuples, de les remuer profondément par une mise en scène impression-nante, où les yeux et les oreilles aideront l'intelli-gence à saisir les vérités importantes du salut. Le Père de Montfort peut utiliser, avec ces campa-gnards, des méthodes d'enseignement qui seraient mal acceptées dans un milieu plus raffiné.

La première visite du missionnaire est réservée au Saint-Sacrement. Il entre dans l'église, fait une méditation qui dure souvent plus d'une heure. Ensuite il se met à la recherche d'une maison pour son personnel. La plus pauvre a ses préférences; il se réserve la pièce la plus exiguë et la plus mal-commode, quand il ne loge pas au grenier. Une jonchée de paille sur la terre nue, une paillasse et son lit est prêt. Dès l'ouverture de la retraite, il annonce publiquement son intention de vivre à la Providence, c'est-à-dire de la charité publique. Dé-fense est faite aux missionnaires de rien accepter en argent, les messes seront offertes gratuitement pour les paroissiens. Il prend sous sa protection

personnelle les pauvres de l'endroit, leur réserve des instructions appropriées.

Six semaines durant, la plus intense activité va régner dans l'église. Les hommes, les femmes, les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants, les pauvres seront à tour de rôle, l'objet de la sollici-tude des prédicateurs. Levés à quatre heures du matin, ils passent la journée à prêcher, à catéchi-ser, à confesser, à procurer nourriture et vêtements aux pauvres, à visiter les malades, à régler les que-relles et les procès entre voisins et entre parents, à préparer la rédaction des testaments ou l'ordon-nance des processions. N'oublions pas les répara-tions de l'église ou de l'autel, l'embellissement du cimetière, l'examen des vêtements sacerdotaux et des linges sacrés, la fondation de multiples confré-ries, suivant l'importance et les besoins de la popu-lation. Une mission, conduite par le Père de Mont-fort, entraîne une rénovation complète de la vie religieuse, une nouvelle partance vers un idéal plus sanctifiant.

Le programme des jours ordinaires ne com-porte que deux sermons de trois quarts d'heure, matin et soir. Les dimanches et fêtes, prédication à la grand'messe, en plus. La conférence de l'a-près-midi vise surtout à compléter l'instruction re-ligieuse du peuple. Un prêtre pose publiquement au conférencier des questions pratiques sur un su-jet donné. Quand l'orateur se sent de taille à sou-tenir l'épreuve, il invite lui-même l'assemblée à proposer ses difficultés sur la matière étudiée ou

sur un sujet de son choix. Cette dernière manière, la plus hardie, était aussi la plus fructueuse.

Le ton de la prédication était clair et pratique. Le Père de Montfort ne permettait pas de disputer sur des sujets d'actualité, ni de traiter des matières curieuses ou trop relevées. Il exigeait qu'on prêchât d'une manière simple et naturelle, intelligible à tous les gens. "Il tonnait en chaire contre les vices, mais il était doux et ferme tout ensemble dans le tribunal de la Pénitence. Il avait tant d'horreur pour la morale trop sévère, qu'il croyait que les confesseurs rigoristes faisaient plus de mal dans l'Eglise que ceux qui étaient relâchés. J'aimerais mieux, disait-il, souffrir en Purgatoire pour avoir eu trop de douceur pour mes pénitents, que pour les avoir traités avec une sévérité désespérante."

Les thèmes de sa prédication couvraient les grandes vérités de l'Evangile. La haine du péché, la crainte du jugement et des peines de l'enfer, la préparation à la mort, l'amour de Dieu et du prochain, la dévotion au Saint-Sacrement, à la Passion et à la sainte Vierge, tel était le message que le Père de Montfort apportait aux paroisses qu'il évangélisait. La renommée du prédicateur, l'habileté qu'il montrait à organiser les moindres détails de la mission, sa grande sainteté qui transpirait dans ses paroles et dans ses actes, tout courait pour soulever la curiosité de la foule, réveiller sa foi et la jeter à ses pieds. Au lever du jour, quand la cloche annonçait l'heure de la messe et du sermon, les fidèles se hâtaient vers l'église par

beau ou mauvais temps, en fredonnant le Réveil-matin de la mission. Ce cantique se chantait sur l'air populaire: Passons la lande, ma Jeanne, ma Jeanne.

Mon cher parent, mon cher voisin,
Levons-nous tous de grand matin.
Dieu nous appelle à son festin,
Cherchons la grâce.
Et qu'il neige et qu'il glace,
Cherchons la grâce et l'amour divin.

On raconte qu'un matin le Père de Montfort envoya le Frère Mathurin, une sonnette à la main, parcourir les vignes du Vallet et lui ordonna de lancer à tous les échos le refrain suivant:

Alerte! Alerte! Alerte!
La mission est ouverte.
Venez-y tous, mes bons amis,
Venez gagner le Paradis.

La dévotion au baptême occupait une place importante dans les sermons du missionnaire. Il avait entendu le Souverain Pontife lui recommander cette pratique dont il avait pu, dans la suite, expérimenter l'efficacité. Quoi de plus nécessaire que de rappeler au chrétien les obligations qu'il a contractées au jour de son baptême? Aussi ordonnait-il vers ce but l'effort de toute sa prédication.

Avant de recevoir l'absolution de ses péchés, le pénitent devait reprendre les engagements de son baptême. Parce que les paroles s'oublient facilement, le Père faisait aussi signer un écrit qui por-

tait comme en-tête: Contrat d'alliance avec Dieu. Une fois l'an chacun devait reprendre cet engagement dans son particulier. Le chrétien n'est pas libre de vivre sa vie, de soigner ses intérêts ou d'assouvir ses passions à sa guise. Il doit obéissance au Maître et un fidèle service; il en a fait la promesse en entrant dans l'Eglise par la porte du baptême. La vie chrétienne est un servage volontairement accepté, un servage exclusif qui repousse rigoureusement le péché.

Servons Dieu, mais sans aucun partage,
Car un coeur qui partage périt.
Tout ou rien, dit Dieu dans son langage.
Quelque peu, dit Satan, me suffit.

Evidemment, il y a loin entre donner sa parole et ne jamais la reprendre. Le Père de Montfort savait par expérience que la plupart des conversions ne sont pas durables. Il en avait cherché la raison. "Ce malheur vient, disait-il, de ce que l'homme étant si corrompu, si faible et si inconstant, se fie à lui-même, s'appuie sur ses propres forces et se croit capable de garder le trésor de ses grâces, de ses vertus et mérites. "Il prescrivait un remède souverain, infaillible contre cette faiblesse du pécheur: la dévotion à la sainte Vierge. "Engagez-vous au service de Marie, répétait-il sur tous les tons, si vous voulez servir fidèlement Jésus. Devenez les esclaves de Jésus en Marie, unissant dans votre dévotion le Fils et la Mère." A Jésus par Marie devint la tactique du Père de Montfort; c'est de nos jours la devise de toute une légion de fer-

vents chrétiens, qui utilisent ce secret de persévérance. Dans ce but, le Père de Montfort avait inséré une invocation spéciale à la Vierge fidèle dans la formule des vœux du baptême: "Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie." Il fit mieux encore; il répandit sa parfaite dévotion à la sainte Vierge qui constitue la meilleure manière de rester fidèle à son baptême.

Nous lisons en effet dans sa première biographie: "Il établissait dans toutes les paroisses où il faisait mission, la dévotion du saint esclavage de Jésus vivant en Marie. Cette pratique a attiré bien des croix sur lui et beaucoup de grâces sur ses auditeurs. Je connais un très grand nombre de pécheurs scandaleux, à qui il a inspiré cette dévotion et de dire tous les jours le rosaire, qui sont parfaitement convertis et dont la conduite est très exemplaire; on ne saurait compter le nombre de personnes qu'il a fait changer de vie par ce moyen." Nous savions déjà, par ses écrits, que le Père avait prêché le saint esclavage: "J'ai mis la plume à la main, lisons-nous au Traité de la vraie dévotion, pour écrire sur le papier ce que j'ai enseigné avec fruit, en public et en particulier, dans mes missions pendant bien des années."

La fin de la retraite était régulièrement marquée par une cérémonie solennelle où les paroissiens reconnaissaient, en public cette fois, les obligations de leur baptême. Une procession générale s'organisait en l'occurrence. D'autres cérémonies ne groupaient qu'une catégorie de fidèles, comme

les hommes ou les enfants, mais celle-ci, en raison de son importance, mobilisait toute la paroisse.

Le long défilé, après une halte au reposoir, s'en revenait à l'église. Devant la grande porte, un diacre les attendait, revêtu des ornements de son ordre. Assis sur un fauteuil, il tenait le saint Evangile ouvert sur ses genoux. Chaque fidèle, avant de pénétrer dans le temple, se mettait à genoux et baisait le livre en disant: "Je crois fermement toutes les vérités du saint Evangile de Jésus-Christ." Il passait ensuite près des fonts baptismaux où il prononçait la formule suivante: "Je renouvelle de tout mon coeur les voeux de mon baptême et je renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même."

Le Père de Montfort, debout devant l'autel, tenait entre ses doigts une petite statue de la sainte Vierge, celle qu'il portait toujours sur lui. Il en faisait baiser le pied à chacun et lui faisait prononcer ces paroles: "Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie." Un interrogatoire suivait le sermon de circonstance. Se tournant vers le diacre, qui portait toujours le saint livre, le Père lui posait à haute voix, différentes questions: Peut-on se sauver dans toutes les religions? Est-il suffisant de pratiquer extérieurement la religion chrétienne pour être sauvé? Quelle est la règle que tout chrétien doit nécessairement observer pour mériter le bonheur éternel? Le diacre répondait à cette dernière question en montrant le livre de l'Evangile: "Voilà la règle de tous les

chrétiens. Quiconque n'en observera pas tous les préceptes et ceux de l'Eglise, n'entrera jamais dans le royaume des cieux."

Le lecteur saisira les riches enseignements mis à la portée des fidèles dans ces cérémonies. Le baptême engage définitivement au service de Dieu et rejette le péché. L'Evangile bien observé est le seul chemin qui conduit au ciel. La sainte Vierge est la gardienne du chrétien, sa mère toujours vigilante et sa puissante souveraine. La prédication des six semaines qui ont précédé avait déjà exposé ces vérités. La procession solennelle vient les faire passer dans la pratique, les rendre comme vivantes sous les regards du public. Et le peuple, qui avait retrouvé la grâce et l'allégresse de son baptême, chantait de toute son âme le "Règlement d'un homme converti dans la mission."

Je suis dévot à Marie;
C'est mon aide et mon soutien,
C'est la gloire de ma vie,
C'est, après Dieu, tout mon bien.

Elle est ma Reine et Princesse
Et je suis son serviteur;
Elle est ma Mère et Maîtresse,
Je suis l'enfant de son coeur.

Le planteur de croix

Le Père de Montfort réside maintenant à Nantes; le plus souvent il voyage dans les campagnes. Ses succès éclatants de convertisseur lui ont valu une renommée qui s'étend au loin et un

empire durable sur les cœurs. Il n'a qu'un mot à dire pour mettre une multitude en branle. Nous savons que chacune de ses missions se terminait par une plantation de croix. Les fidèles se dirigeaient, en procession, vers l'endroit choisi à cette fin; les porteurs du précieux fardeau s'avançaient pieds nus, au chant des cantiques. Le Père bénissait la croix, expliquait le sens de la cérémonie. Ce bois sacré, planté dans leur sol, leur rappellerait que le chrétien est aussi un crucifié qui trouve, dans ses souffrances et dans ses peines, le moyen d'expier ses crimes et de mériter le ciel. Nous possédons le cantique qu'il avait composé pour l'occasion :

Chers amis, tressaillons d'allégresse,
 Nous avons le Calvaire chez nous.
 Courons-y, la charité nous presse
 D'aller voir Jésus-Christ mort pour nous.
 C'est d'ici que vient la pénitence,
 C'est d'ici d'où découle la paix,
 C'est ici que le bonheur commence,
 C'est ici qu'il ne finit jamais.

La plus célèbre de ses plantations de croix eut lieu près de Pont-Château, situé à une trentaine de milles à l'ouest de Nantes. En mai 1709, le Père de Montfort y prêchait la mission. Sur une lande inculte qui s'arrondissait en forme de butte et dominait toute la contrée environnante, il conçut le projet d'ériger un Calvaire géant qui serait visible de vingt milles à la ronde. Déjà il possédait un Christ en bois, de sept pieds de hauteur, qu'il avait acheté d'un sculpteur. Les paroissiens, admirablement préparés par sa prédication, reçurent la pro-

position avec enthousiasme et s'offrirent sur le champ pour la réaliser. Leur premier travail fut d'entourer la colline d'un fossé qui écarterait les bestiaux. L'ambition grandit et prit des proportions avec le nombre toujours croissant des travailleurs bénévoles. Lorsqu'il vit la multitude qui venait de partout donner des journées d'ouvrage à son Calvaire, le Père traça un plan audacieux. Trois fossés de quinze pieds de large et de vingt pieds de profondeur ceintureraient la butte et fourniraient une masse énorme de terre qui servirait à surélever le Calvaire.

"Cet ouvrage, qu'un gouverneur de province aurait eu peine à entreprendre et qui aurait coûté à un prince de grandes dépenses, fut non seulement tenté mais conduit à sa fin par le plus pauvre de tous les prêtres." Pendant quinze mois, on vint au chantier de douze à quinze lieues, pour y travailler; hommes, femmes, garçons et filles, nobles et paysans poussèrent à la roue. Les uns creusaient, les autres emplissaient les paniers ou les hottes qui étaient portés sur la colline à force de bras. Il y avait constamment de deux à cinq cents travailleurs qui, sans rien recevoir, fournissaient leur nourriture et leurs instruments, amenaient leurs charrettes et leurs boeufs, et qui peinaient dur à élever leur Calvaire.

Cependant le Père de Montfort poursuivait ailleurs ses prédications. A la première occasion, il reprenait le chemin de son chantier; il constatait l'avancement des travaux, encourageait ses travailleurs de la parole et de l'exemple. Il bêchait la